

VENDREDI 18 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2019



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

07

10 ANS



IL REÇOIT CE SOIR LE PRIX LUMIÈRE
COPPOLA NOW !

Coppola sur le tournage du *Parrain 3* (1990) ©DR



©Loïc Benoit

Ken Loach et Clémentine Autain

Dialogue sur les ravages de l'ultra-libéralisme

PAGE 3



©Jean-Luc Mége

Bong Joon Ho

Il revient sur sa carrière

PAGE 3

Ciné-concert La Roue J-1

Tout savoir sur le chef-d'œuvre de Gance

PAGE 2

Rareté

L'Incinérateur de cadavres, un film tchèque bien barré

PAGE 2

Bénévoles

Chaque jour un portrait de ceux qui font vivre le festival

PAGE 4



La famille Coppola période *Le Parrain*, vue par Steven Schapiro, dont on peut retrouver les photographies à la Galerie Cinéma 3, 3 rue Pléney, Lyon 1^{er}

Une famille (vraiment) formidable

Bon sang ne saurait mentir : chez les **Coppola**, tout le monde (ou presque) est acteur ou cinéaste. Gros plan sur cette tribu dont le lauréat du Prix Lumière 2019 aime tant s'entourer.

Quand Francis Ford Coppola parle de sa famille, ce n'est pas n'importe quelle famille, c'est la « *famiglia* » - pour le dire à l'italienne. Son patriarche est le cinéaste majeur que l'on connaît, deux Palmes d'Or, cinq Oscars, des films qui ont marqué l'histoire du 7^{ème} art, du *Parrain* à *Apocalypse Now*. A ses côtés, son épouse, Eleanor, qu'il a rencontrée en 1962, sur le plateau de son tout premier film, *Dementia 13*.

Les deux ont très tôt fait un pacte : dès que Francis part plus de deux semaines sur un tournage, il emmène femme et enfants. En 1976 et 1977, les Coppola migrent aux Philippines : Francis s'enfonce des mois durant dans le tournage-marathon d'*Apocalypse Now*, Eleanor en documente les péripéties (ses images nourriront le film *Au cœur des ténèbres*), Sofia, la cadette de leurs trois enfants, a six ans, elle a un précepteur et traîne sur le plateau.

C'est une « *famille de cirque* », dit Eleanor. En son sein, l'amour passe, l'art et le cinéma aussi. Depuis longtemps : le grand-père maternel de Francis, dont il porte le prénom, Francesco Pennino, composait des chansons italiennes. On entend certaines dans *Le Parrain*. Le père de Francis, Carmine, était flûtiste à l'orchestre de NBC. Son fils lui demandera de composer les musiques additionnelles du *Parrain*, un Oscar à la clé.

Le virus artistique gagne les plus jeunes, trimbalés de festivals en tournages. Sofia Coppola, la fille cadette, fête ses 28 ans au

Festival de Cannes 1999, l'année où elle présente son premier film, *Virgin suicides*. Suivront *Lost in translation*, *Marie-Antoinette*, et bientôt son septième film, *On the Rocks*. En 2001, Roman Coppola, né à Neuilly sur Seine, en 1965, alors que son père écrivait en France le scénario de *Paris brûle-t-il ?*, signe un premier film ultra-personnel sur le désir de faire du cinéma, *CQ*.

« *J'ai une femme et des enfants formidables, des petits-enfants que j'aime ; le cinéma m'a rendu plus célèbre que je ne l'aurais imaginé, j'ai gagné des Oscars, et, plus émouvant encore, j'ai vu mon père musicien et ma fille en gagner à leur tour.* » FFC

L'aîné, Gian-Carlo, n'a pas eu cette chance : il est mort d'un accident de bateau à 22 ans, alors qu'il travaillait avec son père. Sa disparition hante discrètement chacun des membres de la famille et chacun de leurs films. Gian-Carlo ignorait au moment de sa mort que sa compagne attendait un enfant : Gia Coppola est née en 1987. A 26 ans, elle finit par faire son premier film, elle aussi : *Palo*

Alto. Eleanor, la « *reine-mère* », s'y est mis la dernière, mais a tourné à son tour un premier film de fiction, ultra-personnel, *Paris can wait*.

Dans les grandes occasions, la famille se retrouve dans la maison entourée de vignes de la Napa Valley : on boit, on cuisine à l'italienne, on regarde comment les enfants ont grandi, on pioche le soir dans les piles de dvd reçus pour voter aux Oscars. Il doit bien y avoir quelqu'un, une fille de Sofia, un fils de Roman, pour dire parfois : et si on regardait un film de grand-père ? Rien ne fait plus plaisir à Francis que d'être entouré d'enfants, de leur transmettre son savoir, sa passion. Et on ne cite pas le reste de la parentèle, Talia Shire, sa sœur comédienne, mère de Jason Schwartzman, acteur dans les films de sa cousine Sofia, ou Nicholas Cage, fils d'August, le frère aîné de Francis.

S'appeler Coppola a pu être compliqué. Sofia en a sans doute souffert quand son père lui a proposé de jouer dans *Le Parrain 3*, remplaçant au pied levé l'actrice Winona Ryder, et concentrant la violence des critiques. Mais l'éducation reçue a grandement désinhibé les plus jeunes, les transformant en artistes touche-à-tout. Entre deux films, Sofia multiplie les projets dans la mode, Roman tourne des clips et écrit des scénarios pour son ami Wes Anderson, Gia a un pied dans la musique. Ils incarnent une génération de créateurs sans œillère. Merci, les parents !

— Aurélien Ferenczi

CONVERSATION

avec Francis Ford Coppola
> CÉLESTINS,
 THÉÂTRE DE LYON, 15h

REMISE DU PRIX LUMIÈRE

à Francis Ford Coppola
> AMPHITHÉÂTRE
 DU CENTRE DE CONGRÈS, 19h

LES FILMS DU JOUR

Eleanor Coppola

Au cœur des ténèbres
> INSTITUT LUMIÈRE, 11h

Paris can wait

> PATHÉ BELLECOUR, 11h15

Francis Ford Coppola

Rusty James

> PATHÉ BELLECOUR, 19h45

Dementia 13

> CINÉMA COMEDIA, 22h

Cotton club

> CINÉMA OPÉRA, 20h45

SCRABBLE

Kopfrkingl, l'autre K.

1969, le cinéaste tchèque **Juraj Herz** réalise avec *L'Incinérateur de cadavres*, une œuvre hallucinatoire et met en lumière, dans un noir et blanc magnifique, un personnage médiocre jusqu'à la folie : Karel Kopfrkingl.



L'Incinérateur de cadavres (1968)

L'homme n'est pas très grand, pas très beau avec sa coiffure plaquée et ses rides régulières sur le front. Bien nourri, il affiche un visage plein, une silhouette légèrement épaisse et le sourire permanent de celui qui est en perpétuelle conversation avec lui-même. Ce héros qui a une théorie sur tout, et surtout sur la mort et les cadavres, entend initier la Tchécoslovaquie de 1930 aux joies du crématorium.

En choisissant de suivre un personnage en permanence auto-satisfait, le cinéaste Juraj Herz (1934-2018) explore comment un petit homme moyen est le parfait et tranquille spécimen prêt pour l'horreur. Par des détails inhabituels, - il peigne les cadavres dont il s'occupe avec son propre peigne -, le réalisateur dresse le portrait d'un être de manies qui croit en son destin. Il faudrait juste une étincelle pour le déclencher.

Alors, quand une vieille connaissance vient lui parler des théories nazies qui peu à peu contaminent l'Europe, Kopfrkingl se persuade avoir une goutte de sang allemand dans les veines. Tout se télescope, les images des morts, celles du monde, humain, animal avec ses têtes de chat et ses mouches épinglées. Herz, par un montage syncopé, cadré parfois en si gros plan qu'on ne voit plus que le front des personnages, montre avec une force visuelle impressionnante comment la banalité peut basculer vers la folie. — Virginie Apiou

SÉANCES

L'Incinérateur de cadavres

> LUMIÈRE TERREAUX, aujourd'hui, 14h45

> LUMIÈRE FOURMI, demain, 21h30

LOCOMOTIVE

La très grande Roue



La Roue (1923)

C'est le type d'événement qu'on ne vit qu'une fois : le Ciné-concert du film fulgurant d'**Abel Gance**, *La Roue*, avant-première mondiale d'une restauration d'exception. En deux matinées inoubliables.

Sisif, un cheminot et père célibataire d'un petit garçon, recueille une fillette qu'il vient de sauver d'une catastrophe ferroviaire. Des années plus tard, alors que la fillette est devenue une jolie jeune femme prénommée Norma, son père adoptif, qui a toujours caché à l'enfant qu'elle est adoptée, tombe amoureux d'elle. Elevée au sein du milieu ferroviaire, modeste et très vivant, Norma ne comprend pas pourquoi son père est tout à coup distant et, pire, veut la marier à un homme riche. Croyant aider sa famille, la jeune femme se résout à épouser un être qu'elle n'aime pas. Celui qu'elle aime, c'est son frère qui l'aime en retour.

Voici donc le postulat de départ complètement fou de *La Roue*, oeuvre fleuve signée Abel Gance (1923). Voici une histoire d'amour éperdu, impossible, injugeable, développée au cœur d'un monde plein, où tout agit : les hommes bien sûr, mais aussi les bêtes qui consolent, les plantes qui vibrent, les objets qui témoignent. Plus qu'une oeuvre sociale sur la condition, par ailleurs montrée, de la vie ouvrière, ou sur le train de vie de la grande bourgeoisie, *La Roue* est avant tout un film affranchi, plein d'une élévation quasi spirituelle.

Avec une puissance assez spectaculaire, qui les hisse jusqu'en haut du Mont-Blanc, les héros avancent sans jamais s'arrêter pour accomplir leur destinée. Car *La Roue* est évidemment, aussi, la roue du destin, et rien ni personne ne sera épargné dans ce que Gance qualifiait de « *catastrophe des sentiments* ». Visuellement stupéfiant avec ses scènes de nuit au noir profond, ses surimpressions fantastiques, ses locomotives qui parlent, ses éclats passionnés jusqu'au viol, *La Roue* montre combien il est difficile d'être un être véritablement humain avant que d'être un homme ou une femme, au sens formaté que la société impose. C'est enfin un grand film sur le courage qu'il faut pour continuer à vivre quand on n'attend plus rien, et que se plaindre paraît dérisoire..

— Virginie Apiou

CINÉ-CONCERT

La Roue

> AUDITORIUM DE LYON,

1^{ère} partie, samedi, 10h

2^{ème} partie, dimanche, 10h

Avec l'Orchestre national de Lyon, dirigé par Frank Strobel

Les Chaussettes de Coppola

« J'ai conscience que mon trop-plein d'imagination a été la source de beaucoup de problèmes dans ma carrière. J'aimerais pouvoir me freiner, utiliser plus mon esprit que mes émotions... » Ainsi me parlait Francis Ford Coppola il y a sept ans dans le salon d'un hôtel parisien pour la promo de ce qui reste son dernier long-métrage à ce jour, *Twixt*, dont le titre évoquait vaguement pour le public français une barre chocolatée. Je m'étais bien gardé de lui en faire la remarque. Non, mon regard était braqué sur ses chaussettes fantaisie parfaitement accordées aux couleurs vives d'une chemise tout aussi bariolée. Coppola est un maître. Il ne se comporte jamais comme tel. La tenue vestimentaire de ce jour d'avril 2012 témoigne à la fois d'une décontraction et d'une vitalité qu'une étoile en pashmina enroulée autour du coup vient recouvrir d'un raffinement étudié. Sa filmographie lui ressemble un peu. Des classiques immédiatement célèbres (Oscars, Palme d'or...) et des objets moins bien identifiés, semés sur des chemins de traverse qui passent par des déserts peuplés d'oasis.

Si on devait établir des ponts entre les nouvelles vagues françaises et américaines, Martin Scorsese serait François Truffaut avec cette même idée d'un romanque généreux et Francis Ford Coppola, Jean-Luc Godard, soit un agitateur de forme et de sens, au risque de déstabiliser son auditoire. La faute sûrement à ses satanées « émotions » qui le guident et l'ont toujours tenu éloigné des rivages du confort. Ce jour-là, j'écoute donc Coppola évoquer sa carrière d'éternel jeune premier essayant de réunir les fonds nécessaires au financement du prochain film, mais la *Chevauchée des Walkyries* vient se superposer mentalement à sa voix. Je redoute comme lui de me laisser déborder par mes propres émotions. Coppola ici et maintenant, rien que pour moi, ce n'est pas rien ! Alors je baisse les yeux et regarde furtivement ses chaussettes qui semblent me dire : « *Respirez jeune homme, décontractez-vous, nous sommes là pour vous !* »

Et comme si ça ne suffisait pas, Coppola s'efface derrière un autre maître, histoire d'éloigner le spectre du démiurge et n'hésite pas à faire de moi son cobaye : « Si je vous filme ici, assis sur votre chaise et que vous devez ensuite vous lever, je vais forcément essayer d'anticiper vos mouvements avec ma caméra et ça va se voir à l'écran. Je préfère donc la méthode d'Ozu, qui optait pour des plans fixes. Le spectateur n'a pas besoin de voir tous les gestes d'un personnage. Il fait lui-même le rapport entre deux informations. La beauté du cinéma, c'est l'imagination. » Plus de Walkyrie, ni de chaussettes fantaisies, mes yeux sont définitivement braqués dans le blanc des siens. Le propre d'un grand cinéaste est d'attirer le regard.

ENGAGEMENT

Objectif insertion



De l'usage du festival Lumière comme outil d'intégration pour 55 réfugiés politiques. Témoignages.

Abibatou, 35 ans, est l'une des 55 réfugiés politiques accueillis par le festival Lumière pour intégrer l'équipe des bénévoles de cette 10^e édition, en partenariat avec la préfecture du Rhône et de Région, EDF et Adequat. Avec un objectif pour le festival : participer à l'insertion professionnelle de ce public fragilisé en lui confiant des missions qui contribuent à l'organisation de l'événement. « C'est une très belle opportunité pour découvrir la culture française en lien avec le cinéma, mais plus globalement, pour mieux nous insé-

rer dans la société française », souligne cette jeune femme qui a fui le Sénégal en février dernier. Jeudi, elle a participé à la mise en place de la Halle Tony Garnier, qui accueillait toute l'équipe d'*Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*, d'Alain Chabat. « C'est ma première expérience de travail en France », se réjouit de son côté Nilab, une réfugiée afghane de 25 ans à qui l'on a successivement confié, depuis le coup d'envoi du festival, la tâche de décorer la Halle Tony Garnier et de vendre ses produits dérivés.

LUTTE FINALE



Ken Loach :

Le monde d'aujourd'hui est dangereux. Les extrémistes vont en profiter car quand on peut voir le monde s'écrouler autour de soi, l'extrême droite en profite toujours. Il est plus important que jamais de combattre sur tous les plans et surtout, de comprendre ce qu'il se passe, d'où cela vient, car les fausses solutions arrivent quand on ne cherche pas à comprendre. Nous avons besoin de combattre cette insécurité, ensemble, peut-être aussi par le cinéma. Les films doivent respecter la complexité de la vie, célébrer l'amitié, la joie, la tendresse, nos rancœurs, sinon ça ne marche pas. Ils doivent parler d'amour, de tout ce qui nous touche, de la vie quotidienne, pas seulement d'un combat. Il existe une connexion quasiment ombilicale entre notre situation sociale et notre vie privée.

Clémentine Autain :

Sorry we missed you m'a bouleversée, ce film est comme une suite de *Moi, Daniel Blake* dans ce qu'il arrive à mettre à nu. Il met dans nos têtes la concrétisation de l'ubérisation et nous montre que le rêve d'indépendance se transforme en véri-

table cauchemar pour la famille. Ce film déclenche chez nous de la colère.

Ken Loach :

Avec le scénariste Paul Laverty, alors que nous étions dans un banque alimentaire en repérage pour *Moi, Daniel Blake*, on s'est aperçus qu'il n'y avait pas que des sans emploi dans ces endroits, mais des personnes qui n'ont pas suffisamment à manger, ou qui achètent à très bas prix pour leurs enfants et non pour eux. Nous avons découvert que les deux tiers des nouveaux boulots de ces dernières années, soit plus de 60% d'entre eux, étaient précaires. Cette situation prend sa source sous Margaret Thatcher quand elle commença à mettre à mal les syndicats. Elle a donné le feu vert aux employeurs : le travail, c'est comme un robinet maintenant, soit ils l'ouvrent soit ils le ferment.

Clémentine Autain :

Ces politiques ultra-libérales lancées par Margaret Thatcher sont en réalité toujours des modèles qui accroissent le contrôle social. On n'en est pas encore tout à fait au même stade que l'Angleterre

dans la décomposition mais je voudrais insister sur un point : l'atomisation des travailleurs. Le défi est de se fédérer, de se parler et d'arriver à abattre les murs qui se sont dressés.

Ken Loach :

Le Brexit est une diversion car les grands problèmes que nous avons étaient déjà là quand nous étions dans l'Union européenne, et ils seront toujours là quand nous n'y serons plus. Si Corbyn gagne, chaque travailleur aura des droits dans ses contrats, aura droit à la sécurité sociale. L'argent public sera investi directement dans une énergie verte, tout sera régénéré. J'aime le football. Une équipe de foot peut représenter l'espoir et l'identité d'une communauté. Les gens se rencontrent, boivent un coup et c'est une grosse force d'unification, tout cela autour du football. C'est à présent une communauté de supporters, dont je fais partie, qui est propriétaire du club de Bath [où réside Ken Loach]. C'est un super sentiment et c'est une belle métaphore du socialisme.

— Propos recueillis par Charlotte Pavard

GRANDE CLASSE

Bong Joon-ho : « Je n'ai aucune confiance en mon talent »



Le réalisateur coréen, Palme d'or 2019 pour *Parasite*, s'est raconté avec humour et modestie.

Im Kwon-taek

J'ai commencé à faire du cinéma à la fin des années 90, aidé par le système des quotas qui protégeait le cinéma coréen contre la puissance du cinéma américain. Auparavant, ce sont des gens comme Im Kwon-taek qui s'étaient battus - il était allé jusqu'à se raser la tête à l'époque - pour qu'on ne touche pas à cette loi. Beaucoup de cinéastes français avaient signé des pétitions en notre faveur et je les en remercie. Grâce à ça, la part de marché du cinéma coréen est de 50% aujourd'hui.

Memories of murder

Maintenant que le tueur en série qui m'avait inspiré le film a avoué, trente ans après ses meurtres [il est passé aux aveux le 1^{er} octobre], on verra la scène finale de manière différente. Je ne pense pas tourner une nouvelle fin, j'aimerais qu'elle reste telle quelle et que les gens voient le film comme le témoignage d'une époque. Je me souviens que, pendant la préparation, j'avais cru devenir fou. J'avais rencontré tous les gens qui de près ou de loin avaient participé à l'enquête. Et comme je n'avais jamais fait de thriller, pour faire le portrait du criminel je me suis inspiré des films de Shōhei Imamura (*La Vengeance est à moi*) et de Kiyoshi Kurosawa (*Cure*). Le fait divers dont je me suis inspiré était un mélange de crimes terribles et de situations cocasses auxquelles les policiers avaient été confrontés. Ils étaient allés jusqu'à consulter un chamane, tout cela était vrai. J'en ai fait une comédie noire. Vous trouvez que j'ai fait preuve d'audace ? Merci !

Mais la vérité c'est que je doute beaucoup de moi, je n'ai aucune confiance en mon talent.

Ecrire en réaction

Je pars d'images et de sons avant d'écrire. J'ai déjà tout dans ma tête et ensuite j'essaie de structurer. Cette salle par exemple [la Comédie Odéon où avait lieu la Master class] m'inspire avec son allée centrale qui n'est pas perpendiculaire. J'ai fait un plan avec mon smartphone. Ça me donne envie de filmer ici ! Avec le recul, c'est vrai que chacun de mes films est une réaction au précédent. Le premier, j'espère que vous n'êtes pas trop à l'avoir vu, oubliez, mais j'y mettais en scène de petits faits de la vie de tous les jours. Et à la suite j'ai fait *Memories...* à partir d'une série de meurtres. *The Host* était ensuite un récit sans figure maternelle auquel j'ai répondu par *Mother*.

Parasite ? J'étais inquiet

Pourquoi la cellule familiale est dans quasi tous mes films ? C'est vrai, pourquoi ? *Parasite* est cependant le seul film où je montre une famille au complet. Comment expliquer son succès ? Je ne sais pas et ça m'aiderait que vous me le disiez, ça me donnera des arguments à mettre en avant au Japon en Grande-Bretagne où le film n'est pas encore sorti et où on ne va pas manquer de me poser la question. Pour être honnête, durant la préparation, on espérait rentrer dans nos frais, nous étions inquiets. Je n'étais pas du tout sûr de moi.

— Propos recueillis par Carlos Gomez

Ça se passe à LUMIÈRE

Clémentine Autain et Jacques Doillon
présentant *La Femme qui pleure*



« Hier, j'étais très émue de replonger dans le film où maman [Dominique Laffin] est la plus juste, la plus forte, même si elle ne cesse de pleurer. Aujourd'hui, mon émotion commence à se contenir. Dans mon livre, *Dites-lui que je l'aime*, j'évoque la relation difficile que j'ai eue avec elle. Un jour, j'ai décidé de rouvrir les cartons. Elle a incarné quelque chose de fort pour sa génération, elle a eu un destin tragique à la Patrick Dewaere. Je remarque qu'elle a marqué les femmes. » **Clémentine Autain**

« En préparant *La Femme qui pleure*, j'avais pensé à Catherine Deneuve. Elle a lu le scénario et m'a dit : "Vous me voyez vraiment dans ce film ?" Quand elle a vu le film beaucoup plus tard, elle m'a rappelé. "Je suis contente d'avoir refusé. Dominique Laffin est formidable. Je n'aurais pas pu faire ce qu'elle fait." » **Jacques Doillon**

« C'est mon premier film en 35mm. A l'époque [1982], on se battait avec la production pour avoir plus de pellicule. On m'avait donné 20 000 mètres, ce qu'il fallait pour deux semaines de tournage. On avait besoin du double. C'était un tournage assez dingue : pas d'argent, à peine de quoi manger. Juliet Berto m'avait aidé sur le projet. C'est grâce à elle que j'avais pris Gérard Darmon. Il est arrivé au casting, j'ai dit : "lui, c'est un mec qui peut traverser un terrain vague". Les acteurs célèbres de l'époque n'étaient pas des zonards, ils ne traversaient pas de terrains vagues ! Au bout de deux semaines de montage, on a été virés. Plus d'argent. J'arrive un matin : sur le trottoir, 40 bobines 35mm, les bobines son, on a tout rapatrié tant bien que mal. Le film était arrêté. Un ami anarchiste me dit : "Je connais le type qui peut te sortir de là." Moi : "Qui ?" "Gérard Lebovici." "Le patron d'Artmedia, l'homme le plus puissant du cinéma français ? Je ne suis pas son genre." Je lui ai quand même montré vingt minutes du film. Il m'a pris dans ses bras : "tu m'as redonné le goût du cinéma !" Grâce à lui, on a pu finir le film. »

Tony Gatlif, présentant *Les Princes*.



Rebecca Zlotowski présentant *M le maudit*

« C'est le premier film de Robert Redford réalisateur. A la fin des années 70, il enchaîne des rôles moins marquants. Est-ce par insatisfaction qu'il passe à la mise en scène ? Il livre une radiographie de la famille "Wasp" américaine, l'affrontement entre une mère qui a pris le pouvoir et ses hommes - son mari, son fils. Comme beaucoup de "films d'acteur", il y a un soin particulier porté au casting et à la direction des comédiens. Donald Sutherland a une présence et une puissance exceptionnelles. Face à lui, une comédienne que j'avoue ne pas connaître, Mary Tyler Moore : c'était une star de la télé, qui avait joué dans d'innombrables "sit-coms". Parfois, les acteurs ont plus d'imagination pour choisir leur distribution que nous, metteurs en scène ! »

Jean-Paul Salomé, présentant *Des gens comme les autres*, de Robert Redford.



Marina Vlady présentant *Un amour de Tchekhov*.

PARTENAIRE

La banque qui « love » le cinéma



Directeur de la Communication et Directeur Adjoint de l'Engagement d'Entreprise chez BNP Paribas, Bertrand Cizeau explique l'investissement de la banque dans le cinéma.

Dès la création du festival Lumière, BNP Paribas a souhaité l'accompagner, pourquoi ?

R : Le festival Lumière est « un festival de cinéma pour tous », ce sont des valeurs qui nous sont chères. Chez BNP Paribas, nous nous attachons à partager notre passion du cinéma avec le plus grand nombre, et avons à cœur d'accompagner des festivals aussi ambitieux que celui-ci. Aujourd'hui nous renouvelons notre soutien au festival Lumière car notre rôle de banque du cinéma est d'accompagner des rendez-vous tels que celui-ci dans leur développement.

En quoi BNP Paribas est elle la Banque du Cinéma ?

Nous sommes présents sur toute la chaîne de valeur du 7^e art. En soutenant bien entendu la production cinématographique : nous finançons chaque année, directement ou indirectement, plus d'un film sur deux produits en France. En Europe, le Groupe BNP Paribas bénéficie de 60 experts dédiés au financement de projets audiovisuels. Nous sommes très engagés pour la relève du cinéma : en accompagnant des écoles et associations (Fémis, 1000Visages, Kourtrajmé) qui forment des jeunes qui incarneront le cinéma de demain,

mais aussi grâce au Fonds BNP Paribas Nouveaux Talents, doté d'un million d'euros et qui a pour objectif notamment de financer des premières et deuxième réalisations. Enfin, en partageant cet amour du cinéma avec le plus grand nombre. Nous offrons par exemple chaque année plus de 40 000 places au grand public et accompagnons une quarantaine de festivals en France et dans le monde.

Que va apporter la nouvelle plateforme We Love Cinema ?

Nous venons en effet de lancer *We Love Cinema*, une plateforme qui nous permet de proposer à tous, passionnés ou cinéphiles occasionnels, des expériences et des contenus exclusifs. A l'occasion du festival Lumière, quelques membres les plus fidèles de *We Love Cinema* ont pu participer à des Master Class. Par ailleurs, des interviews de prestigieux invités du festival seront à découvrir, tels que Vincent Elbaz, Luc Dardenne ou encore Tonie Marshall. Une rétrospective de l'événement ainsi qu'une série de podcasts dédiés à Francis Ford Coppola, Prix Lumière 2019, seront proposés à tous ceux qui souhaitent se (re)plonger dans l'univers de ce festival.

— Propos recueillis par Adrien Dufourquet



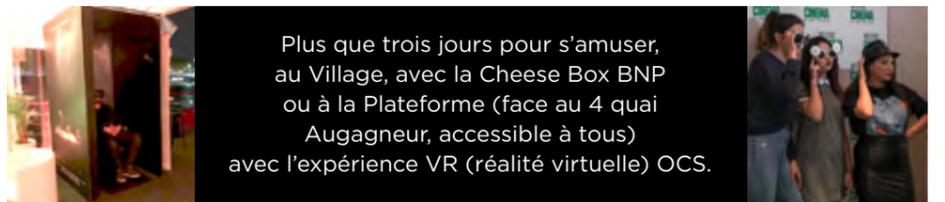
Quelle place pour les films classiques dans les salles européennes ?

Autour d'Anthony Bobeau, conseiller aux acquisitions chez Memento Films Distribution, cinq exploitants européens étaient venus partager un constat similaire : pas si simple de programmer le cinéma de patrimoine. Il n'y a qu'en France, grâce à des aides, que le droit à l'erreur est possible. Si, pour beaucoup, le cinéma de patrimoine demande une événementialisation, pour tous se pose la question du jeune public. Comment attirer la jeunesse en salle, d'une part, et devant des films de patrimoine, d'autre part ? Commencer à investir les réseaux sociaux paraît une évidence. Dans tous les cas, il faut une politique volontariste des exploitants pour amener ce cinéma de patrimoine auprès du public. — Perrine Quennesson

DÉCOUVREZ LES PROCHAINES SORTIES DE CLASSIQUES

Chaque année, catalogistes, distributeurs et éditeurs vidéo se réunissent entre professionnels pour annoncer leurs prochaines sorties de films classiques. Pour la première fois, le festival Lumière permet au public de découvrir ces images ! Didier Allouch, correspondant de Canal+ aux Etats-Unis, présente en exclusivité les bandes annonces des prochaines sorties cinéma et vidéo de Pathé, Gaumont, Carlotta Films, Malavida, Splendor et Mary-X.

Aujourd'hui à 14h30 Salle de projection Le Karbone, 10, rue Saint-Hippolyte, Lyon 8^e, à quelques pas du Marché International du film classique. Entrée libre.



Plus que trois jours pour s'amuser, au Village, avec la Cheese Box BNP ou à la Plateforme (face au 4 quai Augagneur, accessible à tous) avec l'expérience VR (réalité virtuelle) OCS.

PORTRAIT



Un jour une bénévole

ADELINE MORLÉ : « CONTRIBUER À L'UN DES ÉVÉNEMENTS LES PLUS IMPORTANTS À LYON »

Sur le podium de ses films préférés, *Carnets de voyage* de Walter Salles, avec Gael García Bernal, invité d'honneur du festival. Adeline Morlé, 37 ans, compte bien être dans les premiers rangs pour la Master class de l'acteur-réalisateur mexicain qu'elle a adoré aussi dans *La Mauvaise Education* de Pedro Almodóvar. Il y a deux ans, cette villeurbannaise a rejoint l'équipe de bénévoles du festival : accueil du public au Hangar du Premier-Film, diffusion du journal à l'Amphithéâtre 3000 et mise sous pli des contremarques destinées aux bénévoles. Adeline ne boude pas son plaisir de « contribuer de l'intérieur à l'un des événements les plus importants à Lyon ». Un rôle que la jeune femme occupe depuis deux ans en tant que membre adhérente de l'association Clubhouse, partenaire du festival. Formée à l'enseignement dans les écoles, Adeline s'est toujours engagée dans le milieu associatif, en donnant notamment des cours au sein de la structure L'Oasis Sans-Souci, mais aussi en tenant la Bibliothèque de rue proposée par l'association ATD Quart Monde dans plusieurs quartiers de l'agglomération lyonnaise. La jeune femme a également fait du soutien scolaire pour des enfants nouvellement arrivés en France. Toujours avide de connaissances, celle qui adore « le contact avec les gens », profite aussi du festival pour s'intéresser « davantage aux films classiques ». Tout en revisitant la filmographie de l'un de ses acteurs préférés, un certain Daniel Auteuil... — Laura Lépine



Rédacteur en chef : Aurélien Ferenczi
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 8 250 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival